

Agenda



Achille et Ajax jouant aux dés, Peintre d'Euphiléto, 520 av. J.-C., Musée du Louvre

Stéphane Zagdanski

ἀνδρῶν δικαίων χρόνος σωτήρ ἄριστος
Pindare, *Fragments*

Premier mardi de septembre

C'est pour les lémuriens que je suis venu. Les deux beige pâle qui planent entre les branches, nagent dans leur propre vitesse derrière la grande paroi de verre, et le petit nocturne qui tournoie rapidement sans jamais s'arrêter dans l'obscurité rougeâtre de sa cage à part, un moulin à prières laineux, indifférent, infatigable, aveuglément vivace.

Mais, comme dans un rêve, arrivé à l'entrée du zoo de Vincennes je m'aperçois que je n'ai pas assez de monnaie sur moi, les caisses vont bientôt fermer. Il ne me reste qu'à rebrousser chemin vers la Porte Dorée. Sur l'immense terrain vague qui surplombe le périphérique, trois cirques concurrents ont installé leurs toiles. Pour dix francs on peut visiter la ménagerie Pinder.

Sous une longue tente disposée en couloir, les chevaux s'ennuient. Devant chaque stalle une pancarte de plastique blanc est accrochée, portant au feutre rouge le nom du cheval et la ration de nourriture à laquelle il a droit. Au fond, du côté des poneys, un bébé tigre dort dans une petite cage. L'un des chevaux est borgne. Il tâtonne du naseau avant de trouver son seau d'avoine. Je pose ma main à plat sur sa mâchoire oblongue. Comment nomme-t-on, déjà, cette partie sans poils, rose comme la peau d'un brûlé ? Ladre, c'est ça, les taches de ladre, comme pour la lèpre et l'avarice.

Dehors, d'autres visiteurs cherchent la sortie, égarés dans ce labyrinthe boueux et pluvieux de cages et de roulottes. On entend le bruit du spectacle sous le chapiteau, étouffé comme s'il avait honte. Un enfant acrobate revêtu d'un justaucorps violet, un nain shakespearien, passe devant moi et se dirige

calmement vers l'embouchure du grand cône rouge et blanc. Il bavarde avec deux grooms en attendant son numéro.

Je m'enfonce entre les caravanes comme dans une forêt obscure.

Voici les tigres, superbes, impassibles, nonchalants comme des dieux. Ils remuent, une vague de muscle roule sous leur gaine de fourrure orange et noire. Les guépards, jaunes, nerveux, mouvants comme des lions en cage. Les lions, eux, somnolent à l'instar des tigres. La jeune girafe, pâle et frêle, dispose d'un fourgon vertical conçu à sa mesure, avec un hublot à deux mètres du sol (pour regarder quoi !). La ferme miniature, les oies, les canards, les poules, la chèvre. Quatre chamelles trottaient en file hors du brouhaha d'applaudissements. Elles arrivent sur moi à toute vitesse. Je veux m'écartier mais le chamelier me dit de rester où je suis pour les attirer vers leur tente. Elle me frôlent et s'y engouffrent d'un jet sous les quolibets sauvages et spontanément obscènes de l'homme, leur berger dégénéré. Il les poursuit, tel un ivrogne, une baguette à la main en éjaculant de froides vociférations.

En doublant le box du zèbre et du lama mêlés, je remarque sur la droite une grande tente sale qui m'avait échappé. Deux éléphants enchaînés au sol y purgent leur peine. Ils se balancent vivement, en cadence, bord sur bord comme des navires ballottés par la houle. J'examine leur peau grise, poinçonnée de signes inconnus tels d'immenses parchemins oscillants, des stèles de cuir burinées, des sceaux-rouleaux compresseurs assyriens qui impriment dans l'espace leur triste message cunéiforme, monotone comme du morse, dans un tangage inquiétant de tampon-buvard.

Un cornac d'écurie apparaît, vêtu d'un vieux survêtement et de bottes en caoutchouc.

– Pourquoi est-ce qu'ils se balancent ? je demande.

– Pourquoi est-ce qu'ils se balancent ! répète-t-il avec un fort accent d'Europe de l'Est et un sourire mauvais tout en poursuivant son chemin, comme si la réponse était évidente.

« Voilà ta métaphore » me dis-je avant de quitter les deux gros gris.

Cœur de la nuit

Un filet de vin roule dans mon palais depuis l'intérieur de mon crâne. Je me réveille en sentant le goût épais du liquide dans ma gorge. Je saigne du nez. Quelle heure est-il ? Quatre heures trente. Le sommeil s'est évaporé sans effort comme un drap qu'on soulève, sa rosée dispersée par la tiédeur irradiée de mon rêve. Je n'ai plus qu'à prendre une douche, me faire du café, travailler jusqu'à sept heures, me recoucher en réglant le réveil pour onze heures ou bien continuer en ligne droite jusqu'au déjeuner, selon ma fatigue. Telle est ma vie. Le sommeil n'est pas le sommeil, le travail n'est pas le travail, la nuit n'est pas la nuit, ni le jour le jour, le réveil n'est pas le réveil non plus, sans parler des rêveries.

Je bois mon café au lait, j'allume une bougie, je me mets à écrire. Dehors, dans la cour, il n'y a qu'une autre fenêtre d'allumée. Un éboueur africain qui se prépare à partir travailler. Son stoïcisme, le mien. Même détermination muette, même exil dans l'exil, même obsession du sillage, jour après jour, même absence de surprises, même vie morose mais heureuse. Une aube, une autre, sa fenêtre éclairée dans la nuit silencieuse, la mienne, ses gestes de fantôme lent derrière sa fenêtre, les miens derrière la mienne. À cinq heures du matin, seul dans ma cuisine, écrivant dans le vide, sans contrat ni contrainte, mon vrai contemporain, mon unique semblable, c'est cet éboueur africain qui habite de l'autre côté de la cour. Il vide des poubelles, je remplis des pages blanches.

Je repense aux deux petits garçons, au-dessus de chez l'éboueur, africains aussi, gloussant par la fenêtre ouverte derrière la rambarde, me faisant en fin de

matinée des bonjours de la main en me voyant écrire dans ma cuisine. Cela fait plus d'un an maintenant qu'ils sont partis.

Un jour leur mère les laisse seuls le temps d'accompagner l'aîné à l'école. Elle laisse également une marmite sur le feu. Elle pousse un cri au retour en voyant de la fumée par la fenêtre de sa cuisine. Elle monte en hâte avec son mari qui vient d'arriver aussi. Un claquement et des bruits de verre brisé me font lever la tête de ma feuille. Je les vois s'agiter dans la cuisine. Je comprends que c'est grave lorsqu'une grande flamme orange, chaleureuse, exaltée, vibrante de joie, jaillit brusquement vers l'extérieur pour m'appeler à l'aide. Je téléphone aux pompiers puis je me rue dans la cour. Les deux parents sont déjà redescendus, la mère gémit, accroupie contre le mur. « Mes enfants ! mes enfants ! – Il y a encore des enfants là-haut ? dis-je estomaqué. – Oui... » répond-elle avec un regard de panique. Oh merde. Je grimpe en courant l'escalier, la porte de l'appartement est grande ouverte, je fais un pas à l'intérieur du couloir. D'immenses volutes jaunes swingent en léchant le mur comme dans un dessin animé. À un mètre cinquante du sol une lourde fumée noire forme un faux plafond qui s'écoule jusqu'à l'autre extrémité du couloir. La chaleur et l'âcreté de l'air me repoussent sur le seuil. J'essaie encore une fois, positivement impossible de tenir plus d'une seconde. J'écoute, aucun bruit. Je crie : « Les enfants ? Les enfants ? » Pas de réponse. J'imagine naïvement que quelqu'un les a emmenés avant le retour des parents. Je veux quand même vérifier. Sur le palier, la mère a laissé tomber un foulard vert et noir, du même motif que son boubou. Je le ramasse, le mets sur ma bouche, fais une troisième tentative pour pénétrer à l'intérieur. Pour me forcer à y aller d'un coup je me représente mes propres enfants m'appelant à l'aide derrière la brume de feu, comme au cinéma. Non, impossible. C'est physiquement impossible. Il doit faire au moins quatre cents degrés là-dedans. Mes propres enfants, hélas, il me faudrait les regarder se

contorsionner, crépiter et fondre comme des guimauves, rigoureusement impuissant. La seule goulée d'air vicié que j'avale me fait tousser jusque dans la cour, où la mère continue de geindre doucement. « Mes enfants sont morts ! Mes enfants sont morts ! » Je ne comprends pas pourquoi elle dit cela puisque personne n'a pu aller jusqu'à leur chambre au bout de l'appartement. Elle ne les a pas entendus, c'est sans doute pourquoi elle les croit morts et reste en gémissant dans la cour comme si tout était accompli. Moi je n'y crois pas. Deux enfants de un et trois ans ne peuvent pas rester dans un appartement en flammes sans pleurer ni crier. Pas de bruit, c'est donc qu'ils n'y sont plus. Le père reste debout, droit, hébété. Un flic du quartier arrive, je remonte avec lui sur le palier, la mère nous suit. Je lui demande le nom de ses enfants pour pouvoir les appeler, elle ne comprend pas ma question. Leurs prénoms, comment s'appellent-ils ? Ce sont des prénoms africains inconnus, je renonce. Je relance, depuis le seuil de la porte : « Les enfants ? » Rien d'autre que les craquements du bois ravagé. Le feu a commencé il y a à peine dix minutes. Ce n'est pas possible de mourir aussi vite. Le flic lui ne tente rien. Nous redescendons tous les trois. La mère continue de pleurnicher sans larmes. « Mes enfants sont morts ! – Mais non ! dis-je stupidement, quelqu'un les a sûrement emmenés. » Elle ne m'écoute pas. Bizarrement, le tragique de la scène ne m'apparaît toujours pas.

Les pompiers arrivent enfin, bouteille à oxygène sur le dos et masque sur le visage, comme des plongeurs égarés. Une fenêtre s'ouvre dans la cour, la vieille ivrogne de l'escalier B sort la tête et se met à injurier les pompiers de sa voix rauque. « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ! Encore les étrangers qui foutent leur bordel ! Ils nous emmerdent les étrangers ! » Personne ne l'entend. Elle referme sa fenêtre et disparaît dans ses vapeurs ignobles. Les pompiers balancent leur mousse à l'intérieur de l'appartement. L'un d'entre eux filme toute la scène, une grosse caméra vidéo à l'épaule. Le malheur des uns fait le journalisme des autres. Une épaisse fumée grise parsemée de flocons de laine et de coton jaillis des matelas éventrés envahit lentement la cour et remonte vers le

ciel. C'est l'Ascension des Charpies. Les pompiers crient aux habitants de garder leurs fenêtres fermées. Ils vont et viennent, assistés des flics avec leurs radios. Une foule de curieux s'est réunie dans la rue, quelques voisins attendent dans le couloir de l'escalier A. Le feu est complètement éteint maintenant. Le père et la mère ont disparu. Quelqu'un dit qu'ils sont à la mairie. Une voisine de l'escalier C, une jeune célibataire brune et maigre, éclate en pleurs. Je remonte chez moi, je les regarde par ma fenêtre close. Deux pompiers escaladent la façade de l'immeuble d'en face, brisant une vitre de chaque appartement vide, d'un étage à l'autre, pour vérifier que le feu ne s'est pas propagé par les conduits d'aération. La fumée de flocons s'est dissipée, je rouvre ma fenêtre. Dans la cour, un flic en civil me demande s'il peut venir passer un coup de fil. Il monte, je le fais entrer, il téléphone au commissariat et annonce d'une voix neutre que les enfants sont morts, carbonisés. Sur la façade, les deux alpinistes sont parvenus au dernier étage. Ils brisent une dernière vitre, ouvrent la fenêtre en grand, pénètrent dans l'appartement, ressortent après quelques secondes d'inspection, redescendent. Le flic me remercie et rejoint les autres. Je me remets lentement au travail. J'ai toujours dans l'idée que les enfants s'en sont sortis, que leur mort est une rumeur. Pendant encore une heure les pompiers balancent dans la cour les plus gros débris calcinés des meubles, des portes et des fenêtres. Je n'ai vu aucune civière emporter les deux petits cadavres.

La semaine suivante, le père et deux amis reviennent chercher les derniers effets récupérables qu'ils entassent dans un sac poubelle bleu. J'hésite sur la conduite à tenir. Je descendrais bien lui faire mes condoléances, sobrement, à la française, qu'il sache qu'il y a au moins un Blanc dans le quartier qui n'est pas une ordure. J'hésite. Peut-être va-t-il s'offusquer, penser que je me moque de sa douleur ? Le père et les deux amis repartent, je vois son long dos décharné, son costume anthracite élimé s'éloigner dans le couloir vers la rue, je lui fais mes condoléances mentalement, c'est aussi bien. Il ne le saura jamais, peu importe. Elles seront enregistrées ailleurs, comme dit Sterne à propos des aumônes.

Les mois suivants, je croise à plusieurs reprises dans la rue une femme en boubou bleu, au visage fermé. Il me semble que c'est la mère, je ne me souviens plus très bien d'elle, je l'ai regardée trop furtivement, et puis elle grimaçait de pleurs. Ce qui me fait croire que c'est elle, c'est l'œil haineux qu'elle me lance, comme si j'étais responsable de la mort de ses enfants.

Le monceau de débris restera tout l'hiver dans la cour, l'appartement dévasté sera envahi par la pluie et le froid, puis au printemps viendront les entrepreneurs, puis les ouvriers, puis les peintres, l'appartement sera entièrement rénové ainsi que toute la façade noircie de l'immeuble. Puis des visiteurs, ignorant tout évidemment, et enfin de nouveaux locataires, des Arabes je crois, très heureux de s'installer dans leur pimpant deux pièces.

De mon côté de la cour, sur ma rive, rien n'a changé. La fenêtre de ma cuisine continue de s'allumer dans la nuit de temps à autre, ponctuant mes insomnies comme un sémaphore asthmatique, un phare tournant au ralenti. En face il y a eu trois déménagements dont celui de l'éboueur. Je reste seul, comme d'habitude, avec mon café, mes bougies, mes feuilles et mon stylo, acharné, braqué, têtu, indéracinable, refusant toujours d'adhérer à la thèse officielle de la mort dans les flammes de mes deux petits copains.

Début d'après-midi, pluie limpide

Le téléphone.

– Bonjour Martin, c'est Claire. Ça va ? je ne te dérange pas ? Ça te dit un restaurant ce soir ? Pierre est d'accord. Il y aura aussi une amie à moi que tu ne connais pas.

– Pourquoi pas ? Où ? Quelle heure ? Comment est-elle ?

– Virginie ? c'est une grande liane, il faut aimer.

– Quoi d'autre ?

– Tu verras bien ! Sept heures chez moi, Pierre y sera, on passera chercher Virginie chez elle. C'est bon ?

– Ciao.

Cette sortie est la bienvenue. Pas quitté ma tour depuis des lustres. Claire est restée assez évasive pour me laisser craindre le pire. Rencontrée il y a des années à la Sorbonne au séminaire de Stéphane Lotage sur Homère. Je nous revois à cette soirée de fin d'année, seuls et saouls, elle sur mes genoux, attendant que je me décide à l'embrasser, moi riant sous ma cape d'ivresse

Coup de foudre au crépuscule, la lumière laisse fort bien distinguer dans le ciel quatre nuances différentes de bleu délimitées chacune par une marge de gros nuages blancs

Virginie Dieu ouvre la porte de son appartement après nous avoir laissé patienter une bonne minute sur le paillason, Claire, Pierre et moi. Elle agira invariablement ainsi par la suite, chaque fois que j'appuierai sur le vieux bouton nacré de sa sonnette, comme s'il lui fallait dissimuler la preuve tangible de je ne sais quelle inavouable tare (Vite ! enfilons cette prothèse de jambe !) avant de recevoir un quelconque visiteur.

Maintenant décris-la. Que dire ? Taille, cheveux, épaules, seins, yeux, jambes, nez, adresse, études, parents. Rien d'indispensable.

Je préfère laisser entendre le filet fluet de sa voix. Le reste suivra.

Pierre Ciron ? Rencontré à la Sorbonne, comme Claire. Il plaqua tout au bout d'un an. « Pas la fibre », devait me déclarer plus tard Lotage avec une moue de mépris. « Quelqu'un qui ne sent pas, intuitivement, ce qu'a de sublime une phrase telle que : “En silence il longeait la mer retentissante.” Ou : “Il est plein de colère, et sur son dos, quand il bondit, les flèches sonnent.” Quelqu'un qui n'est pas profondément ému par l'expression “ma svelte nef noire”, d'Achille. Quelqu'un qui n'arrive pas à admettre que le vers 356 du deuxième chant est digne d'au moins deux sens et qu'Homère par conséquent ne blâme pas nécessairement Hélène..., c'est qu'il n'a pas la fibre, que voulez-vous que je vous dise !... »

Il faut avouer que Pierre est un miracle de surdité. Il ne m'amuse plus guère, mais je me force à le revoir de temps à autre. Il est mon canari du mauvais goût : quand il se pâme, ça sent la gaz. Il trouve très systématiquement laid ce qui est

beau et vice-versa. Une boussole inversée, mais infaillible. Après avoir déserté Grèce et Sorbonne, trop ensoleillées pour sa névrose morose, il a préparé un concours d'entrée à l'École Nationale des Conservateurs des Musées de France, a échoué plusieurs années consécutives, a quand même fini par décrocher le rôle. Il sera peut-être un jour, du coup, le très courtisé directeur du Centre Beaubourg, ou le gérant général du Musée d'Art Moderne du Trocadéro, me délivrant avec mépris ses sermons d'esthétique, me traitant de réactionnaire dépassé. Ou bien, plus probablement, oubliant mon existence, devenu l'astre en pavane du Ministère de la Culture, puis, qui sait ? ministre soi-même, coq des cocktails, organisant méthodiquement le saccage des lieux les plus grandioses de Paris, relançant la proposition de Le Corbusier de raser le Marais pour y faire passer une autoroute, s'imaginant louis-quatorzer à mort, et bien entendu envoyant au pilon assisté par ordinateur mes ouvrages vantant les charmes de l'antique.

« Pas la fibre. »

Virginie nous accueille dans une robe bleu pétrole en laine moulante. Elle saisit d'abord la main molle de Pierre qu'elle dépasse d'une tête, le prenant pour moi à cause de ses lunettes (les deux filles ont déjà parlé du copain helléniste), puis embrasse sa copine avant de subir l'assaut inopiné de mes lèvres joviales sur sa joue fardée.

Manque de chance, ses parents sont arrivés cet après-midi de province pour la voir avec sa grande sœur. La famille vient de prévoir de se réunir dans un restaurant de la porte Maillot pour fêter ce qui s'annoncera comme la bombe à retardement déposée par le terroriste Mac Fatum dans le système immunitaire de Monsieur Dieu.

Nous dégustons nos apéritifs dans le petit salon désordonné de Virginie. Je propose à la cantonade de se retrouver après le dîner. Nous emmènerons Virginie à son resto, nous trois dînerons dans le même coin, elle délaissera sa famille au dessert.

Le téléphone sonne, je me lève par réflexe pour aller répondre, je me rassieds en riant de ma méprise. Virginie ponctue l'incident à l'intention de Claire : « Il se sent comme chez lui, c'est bon signe ! »

Virginie enfile un lourd manteau de cachemire, couleur bleu baleine, trop long pour ses jolies jambes. Je remarque dans sa penderie un blouson de cuir bleu marine, ainsi que quelques autres ustensiles de la parfaite provinciale de bonne famille. Mon sourire sensible.

Je note en outre l'étrange difficulté que paraît éprouver Virginie à respirer, sans doute due à l'étroitesse de ses fosses nasales. On les jurerait collées avec du miel contre la cloison de son nez épaté. Chacune de ses inspirations produit ainsi un léger râle sibilant, un imperceptible friselis désapprobateur, une espèce d'infimee mini- rhume perpétuel, de demi-souffle équestre.

La voici qui nous rejoint pour le café. Les parents, la grande sœur et le fiancé se dirigent dans la rue vers la BMW du futur gendre Dieu. Le père de Virginie, un homme plutôt grand et fin, âgé d'une soixantaine d'années, les cheveux gris, le visage affable, tapote sur la vitre près de notre table pour dire au revoir à sa benjamine. Elle tourne le visage vers lui, esquisse en grimaçant un léger geste de la main droite qui semble signifier à la fois « Au revoir ! » et « Va-t-en donc ! », il virevolte discrètement de l'autre côté de la vitrine pour aller rejoindre les autres qui s'engouffrent déjà dans la berline.

Apparemment, je ne suis pas trop indifférent à Virginie. Je ne saurais préciser de quelle manière, quels en sont les tenants, les aboutissants, ni même si ma propre présence est réellement indispensable, mais c'est comme si elle s'autorisait à s'enticher moi. C'est simple, il suffit que je dise n'importe quoi pour qu'elle profère aussitôt le contraire.

– Ce n'est pas un peu loin, la Bastille, pour aller prendre un verre ?

– Mais non, en voiture il n'y a pas plus près de la porte Maillot que la Bastille !

– Vous ne trouvez pas qu'il fait un peu froid ce soir ?

– Mais non, le temps s'est radouci justement. D'ailleurs ils prévoient du soleil jusqu'à la fin de la semaine !

– Dis-moi, Virginie, je peux te poser une question ?

– Vas-y, mais la réponse n'est nullement assurée, hi hi hi !

– Est-ce que je rêve, ou tu ne cesses de me contredire par pure perversion dialectique !

– Mais non, tu rêves mon grand ! Je ne te contredis pas, je nuance tes assertions, c'est différent.

Décidément, cette fille me plaît de plus en plus.

Dans la voiture le long des quais, Claire et Pierre s'assoupissent à l'arrière au doux bruit de la valse des salves que Virginie et moi échangeons sans plus y penser, pareilles à des caresses distraites. Les répliques s'automatisent comme dans une pièce de boulevard.

Arrivée boulevard Richard-Lenoir, je me gare, puis je marche derrière les trois autres vers un bar à la mode. Nous nous installons sur une banquette aussi moelleuse qu'un rasoir électrique, signée Crack. À mon humble avis, ce Crack a été violenté par une nourrice nommée Fonctionnelle quand il était petit. L'alcool, les cigarettes et ma cyclothymie ultrasonique aidant, ma mauvaise humeur s'enfuit après quelques minutes comme un fauve en bondissant à travers les cerceaux de fumée de Camel que je forme paresseusement. Je repose enfin des yeux sourieurs sur la jolie Virginie Dieu. Elle saisit une Gauloise dans le paquet de Pierre, la porte à ses lèvres et me lance :

– Qu'attends-tu pour manifester ta galanterie ?

– Est-ce une invitation à t'embraser ? lui rétorqué-je en allumant posément sa cigarette.

Elle ne répond rien, décontenancée.

Au retour je dépose Claire en premier, puis Virginie à qui je propose une sortie demain soir. Elle accepte sans sourciller, me lançant deux fois son adresse à voix haute, tel un cartel, en claquant la portière de la voiture.

Je laisse Pierre en dernier, je rentre tranquillement à travers Paris pluvieux et assoupi, assez satisfait de la soirée, de ma voiture, de Virginie, et de moi-même.

Bonne nuit.

Fin de matinée, sortie de sommeil, grisaille et vent

Aujourd'hui je me répète un grand nombre de fois sous la douche qu'il faut trouver du travail. J'insiste sur les deux mots *il faut*. Je les formule à plusieurs reprises afin d'assourdir suffisamment et le moins provisoirement possible ma vraie voix (je sais cependant que je devrai réitérer ce dégoûtant petit rituel dégouttant dès demain matin, chaque ligne écrite de ma main raturant corrélativement une ligne équivalente de ma vie), laquelle n'a nul besoin de me ressasser toutes les raisons que j'aie de ne pas trouver de travail.

Me convaincre de chercher du travail (dans l'inconscience où je suis de la tangibilité du monde extérieur, chercher et trouver du travail constituent à mes yeux rigoureusement la même démarche) ne consiste donc pas à énumérer les avantages que cela procure (il n'y en a qu'un seul, à la fois crucial et ridicule : l'argent), mais à bâillonner le petit milliard d'arguments imparables en faveur de l'oisiveté.

Il s'agit de se dire à voix haute, comme si cela venait d'un autre que soi (et cela vient bien d'un autre que moi) : Tu dois trouver du travail. N'examine pas le pourquoi, contente-toi de décortiquer les rouages du comment. Il n'y a pas de pourquoi, tais-toi, le chèque de fin de mois est désormais ta seule ligne d'horizon, au travail ! Trouver un travail, trouver un travail. Après six années sabbatiques, j'ai bien droit enfin à douze mois de travail, juste pour me changer les idées, être inscrit à la Sécu, puis toucher le chômage. Je ne rêve plus que cotisations sociales, points-retraite, feuilles de paye, machines à café, rumeurs au-dessus des Macintosh, bruits de couloirs, place de parking réservée au patron, petits chefs, haine des

collègues, blagues salaces et harcèlement sexuel. Qu'on me harcèle, bon sang, qu'on me harcèle ! Qu'une assistante de direction me fasse des avances, qu'une femme de ménage me pelote en passant, qu'une secrétaire me coince dans les toilettes, qu'une standardiste m'emmène dîner ! Tout ce qu'elles veulent, pourvu que je touche mon chèque de fin de mois.

Lorsque je vais dans un fast-food (le McDonald's qui a remplacé la librairie Le François, « Lettres, Sciences, Médecine », boulevard Saint-Germain, juste à côté des cinémas, on y feuilletait les nouveautés en attendant les séances), je salive d'envie face au caissier, sa blouse rayée et sa casquette zébrée d'un M jaune comme une frite rissolée à point.

J'ai même sérieusement envisagé de me faire éboueur. Pourquoi pas ? Tout ce qui n'est pas la littérature s'équivalant à l'aune de mon indifférence, pourquoi ne pas choisir le plus vil de tous les métiers, disparaître, me fondre dans la misère prolétarienne, en uniforme vert de la Ville de Paris, siffler un grand coup sec pour faire démarrer le camion tardigrade dans les premiers frissons de l'aurore à l'éveil.

En sortant de la douche, gâchée par tant de mauvaise foi, je griffonne quatre ou cinq noms de personnes à contacter « de la part de Stéphane Lotage ». Petit déjeuner rapide, *CBS Evening News* (enregistrement quotidien programmé sur mon magnétoscope, je mets sur pause pour prendre des notes concernant la grande découverte joycienne du jour et du siècle : le *Truth Quark*), puis café brûlant toute la matinée. J'éteins le néon de la pièce, j'allume la lampe de bureau, une bougie, j'ouvre mon cahier Clairefontaine, je décapuchonne mon Parker (un « sonnet », laqué, couleur « orage », plume en or 18 carats extra-fine), je me plonge avec hâte dans les linéaments de ma pensée.

Le téléphone. Je regarde ma montre, midi trente.

– Heidegger ?

– Lotage, quelle bonne surprise. *Évohé !*

– Martin, combien de fois devrai-je vous répéter qu'*évohé* n'a jamais voulu dire « bonjour ». Et quand bien même, vous n'avez rien d'une ménade. Vous avez donné vos coups de fil ?

– Pas eu le temps. Je vais m'en occuper, ne vous inquiétez pas. Quelles sont les nouvelles ?

– Grande illumination. J'ai enfin compris le sens ultime de la folie de Nietzsche, figurez-vous. Je vous raconte ? On se fait un brunch ?

– Quelle heure ?

– Dans une heure, porte Scée, escalier A.

– Très bien. Attendez, j'avais quelque chose à vous demander... ah oui : *bios* signifie bien à la fois l'arc, la vie, et le dard, voire le vit ?

– En effet. Héraclite, fragment quarante-huit de la Diels-Krantz.

– Et l'arc de Pandare, pourquoi est-il dit *palintonon* ?

– Allons Martin ! Palingénésie, palindrome, palinodie...

– Alors ?

– *Palintonos*, « tiré en arrière » : une fois tendu, il a une courbure inverse de celle qu'il avait au repos.

– Parfait. Merci.

– À tout à l'heure.

Pourquoi j'aime autant le grec. Parce que j'aime le français. Je me revois feuilleter dans une librairie du boulevard Saint-Michel un vieux manuel de rhétorique, tomber sur ce sizain de Port-Royal, le nerf rythmé de l'accentuation attique :

L'aigu peut en trois lieux passer

Sur brève ou longue se placer.

Le circonflexe une longue aime

*En la finale ou pénultième.
Le grave en la fin seule est vu,
Dans le discours et pour l'aigu.*

Séduction immédiate. Je venais de découvrir les règles d'un nouveau jeu, une sorte de go de mots, une mélodie des dames, un condensé d'échecs, un poker dansant, un billard sur fond de sarabande. « L'aigu peut en trois lieux passer... » Je me suis aussitôt offert un manuel de grec ancien, le gros dictionnaire Bailly rouge sang et, pour le jour où je saurais tout déchiffrer, un Nouveau Testament d'occasion, version juxtalinéaire grec-latin. Dès le lendemain j'apprenais par cœur l'alphabet. Alpha bêta gamma delta epsilon zêta êta thêta iota kappa lambda mu nu xi omicron pi rhô sigma tau upsilon phi chi psi oméga. Je m'abîmais bientôt avec fougue dans ce que Chateaubriand nomme les « conjugaisons perplexes » du grec.

J'aime cette langue radieuse qui sourit: é a o ê i. Les fins lacets de ses lettres, la bonne bouille du bêta, le lasso du delta, la grâce de l'espilon, l'aplomb du pi, l'élégance du phi, les flancs arrondis de l'oméga. Luminosité du vocabulaire, célérité de la syntaxe.

Pourquoi je m'entends aussi bien avec Lotage. Parce qu'il est souple et sobre, drôle et doux, malin comme un signe, positivement rayonnant d'intelligence vécue. Parce que j'aime nos discussions sans fin, comme sur cette amphore du Louvre, Achille et Ajax en armes jouant aux échecs devant Athéna, l'encerclement d'une question précise, les paroles pressées comme des agrumes, la sève exprimée jusqu'à la dernière goutte, le pur plaisir de la polémique, le duel d'érudition gratuite, parfaitement inutile, rarissime et sans prix. Le seul à n'avoir jamais fait la moindre remarque sur mon nom. Un jour, chez lui, rue de la Gaîté, le parquet du salon éclairé par le néon de l'Odyssex, le peep-show du trottoir d'en face, nous devisions en écoutant *Idoménée*. « Pour le grec dans l'allemand, il y a Nietzsche, Hölderlin, Heidegger. C'est tout. »

Comme si de rien n'était. Comme si mon nom et celui de l'autre génie n'étaient pas ces deux anagrammes invisibles, formés des mêmes lettres dans le même ordre.

Comme on dit « d'ores et déjà » sans penser « d'or et d'argent ».

Le soleil et un immense nuage brouillés forment un halo compact, du jaune d'œuf figé avec de petites taches de sang séché au sommet, se dégradant peu à peu au blanc sur les flancs, ne dévoilant au niveau des toits qu'une mince bande horizontale d'azur, un frêle interstice de bleu

Lotage me fait rire. Sa vieille blague de vieux prof : « Porte Scée », pour « C ».

Claire :

- Pourquoi il éclate toujours de rire en disant “porte C”.
- Parce qu'il pense à la porte Scée, “gauche”, occidentale, de Troie.
- Très drôle, il devient complètement gâteaux.
- Au contraire, je trouve qu'il rajeunit.

J'arrive en sifflotant *Night in Tunisia* dans la grande cour de la Sorbonne. Porte C, les deux gardiens dans leur loge, impassibles, remuant à peine, algues dans un aquarium, le grand escalier A, désert, le long couloir du département *Grèce Antique*, «entre Charybde-Philosophie et Scylla-Histoire» (Lotage), les affichettes punaisées sur les murs, conférences, programmes d'agrégation, soutenances de thèses, intitulés et horaires des cours, petites annonces d'étudiants, graffiti. Sur une affiche jaune annonçant un examen de littérature comparée, un jeune génie sans doute a tracé au feutre : « Quand je m'examine, je rigole. Quand je me compare, je m'envole. »

Un univers en soi, immense et minuscule, passionnant et poussiéreux, en train de se faire insensiblement engloutir par le nouveau cours banal du monde. Voilà ce que j'aimerais parvenir à décrire, la dévoration inexorable des mille mondes voluptueux du verbe par l'immonde ronde frigide des images.

Je frappe trois coups à la porte du petit bureau de Lotage, je pénètre sans attendre la réponse, comme d'habitude. Sur les rayons d'une vieille bibliothèque grillagée, tous les volumes des Belles Lettres à l'inlassable couverture jaune thé forment, d'Achille Tatius à Zozime, une allègre aurore murale.

Lotage lève vivement la tête de son monceau de notes tel un animal surpris dans son terrier, jette un œil à la pendule sur le mur.

– Treize heures trente ! Ce n'est pas une cervelle que vous avez, Martin, c'est une clepsydre ! Avec un tel sens du temps, vous auriez dû faire Théologie.

– On y va ?

– Je suis prêt.

Il prend une bonne dizaine de livres qu'il engouffre dans son gros sac de médecin avec la même aisance magique que Merlin déménageant ses meubles, dans le dessin animé, puis nous allons nous installer dans l'arrière-salle de L'Escholier.

– Alors ?

– Alors, « je suis assez fort pour briser l'histoire de l'humanité en deux tronçons ».

– C'est intéressant. Vous prenez un jus de tomates ?

– « Je ne suis pas un être humain, je suis de la dynamite. »

– Vous n'êtes pas obligé d'aller jusque-là pour obtenir le Nobel, vous savez, Stéphane.

– « Je porte sur mes épaules le destin de l'humanité. »

– Mangez un peu, ça va refroidir.

– « Je te jure que je suis de force à modifier le calendrier. »

– Continuez, je crois que je comprends. Turin, c'est ça ?

– Eh eh. « Je crois sincèrement possible de mettre de l'ordre dans toute cette absurdité européenne par une sorte d'éclat de rire historique, sans avoir besoin de faire couler une seule goutte de sang. »

– Signé « Dionysos », autour du 4 janvier 1889. Dernières lettres de Nietzsche autour du 4 janvier 1889 à Burckardt. Trêve de devinette, expliquez-moi tout.

– C'est très simple, Martin. Il avait raison, simplement. Il avait toute sa raison.

– Nietzsche ?

– Mais oui.

– Vous êtes donc du même avis que Peter Gast qui alla le voir à la clinique psychiatrique de Iéna, à qui Nietzsche donna le sentiment de simuler la folie ? Il aurait été fou par feinte ?

– Plutôt par instinct. Sa folie relevait de sa raison.

– Dionysiaque-apollinien, fond-forme, sens-style, etc. Son délire serait le style insensé de sa pensée ?

– C'est moins simple que cela. « Ma raison voit le mieux ce qui compte le plus », dit le Dionysos d'Euripide. Disons que la raison de Nietzsche fut longtemps la touche de style de son délire. Son savoir sustenta sa gaîté jusqu'à ce qu'on a improprement nommé « l'effondrement », une inversion de valeur en réalité, une saute de style, une clause d'humeur. Sa gaîté se mit alors à désaltérer son savoir. Vous vous souvenez de la première phrase du *Cas Wagner* ?

– Pour être franc...

– « Je m'accorde une petite détente. » C'est dit.

– Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

– Mais tout Nietzsche. « Nietzsche en bloc », en français dans le texte. C'était le titre d'un essai projeté par son éditeur. Tenez, presque au hasard...

L'étrange Lotage farfouille à peine trois secondes dans son sac de cuir noir, bombé, luisant, replet comme une pastèque de mots.

– Voilà, c'est infaillible.

Il extirpe un tome des *Œuvres Complètes* à la couverture gris pâle comme un prestidigitateur fait jaillir un pigeon d'un chapeau. À vrai dire cet homme est

doté d'une mémoire si prodigieuse que c'est un peu comme s'il portait son gros sac de citations perpétuellement sur le crâne, un drôle de chapeau melon à tiroirs, un haut-de-forme à double-fond.

– Je vous lis. « Rien n'est plus compromettant qu'une pensée ! Plutôt l'état qui précède la pensée, la poussée confuse des pensées non encore conçues, la promesse de pensées à venir, le monde tel qu'il était avant que Dieu ne le créât – une rechute dans le chaos... Le chaos fait “pressentir l'ineffable” ! »

– Je vois.

– Et ça, dans *Ecce Homo*. « *Communiquer* par des signes – y compris le *tempo* de ces signes – un état, ou la tension interne d'une passion, tel est le sens de tout style : et si l'on songe que la diversité des états intérieurs est chez moi exceptionnelle, il y a donc chez moi beaucoup de possibilités de styles – l'art de styliste le plus versatile qu'homme ait jamais maîtrisé. »

– Une versatilité maîtrisée, jolie formule.

– Je ne vous le fais pas dire.

– D'accord. Mais aussi génial que soit *Ecce Homo*, ce texte est contemporain des ultimes crépitements de sa lucidité, probablement déjà piquetée de délire, obombrée de folie.

– Justement, toute ma trouvaille consiste à infirmer cette vieille vision des choses. Prenons le problème autrement. Quel est l'homme qui a concrètement brisé l'histoire de l'humanité en deux tronçons ?

– Jésus-Christ ?

– Quel auteur, quel philosophe ?

– Laissez-moi réfléchir. Mao Tsé Toung ?

– Qui a très invraisemblablement « modifié le calendrier », qui a été « de force à le faire » ?

– Robespierre ?

– Excellent orateur mais pas une once de génie. Trop idéologue. Et puis du sang sur les mains. Je ne vous parle pas de ça. Qui, par la seule force de sa

pensée, aurait pu, jeune encore, faire sienne cette phrase de Nietzsche : « Les ouvrages de moi qui vont suivre ne sont pas des livres mais des destins » ?

– J'hésite encore entre la Bible et *Mein Kampf*...

– Vous croyez que je blague, Martin.

– Mais non Stéphane.

– Mais si, alors écoutez ça : « Nous ne sommes pas là simplement afin d'agir, mais afin de regarder. » Il parodie Sophocle. Vous m'écoutez Martin ?

– Bien sûr.

– Ça ne vous évoque vraiment rien ?

– Je plaisantais. C'est Marx inversé.

– Exact. J'ai compris que Nietzsche a compris par avance quel risquait d'être le sort de sa pensée, celui de celle de Marx. Ou de Freud d'ailleurs.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire son *application*. Savoir suspendre son action, s'abriter sous un porche pour regarder passer le Temps, signes de la plus haute force dit Nietzsche. C'est cette clairvoyance active qu'on appelle sa « folie ». Il n'aura pas commis l'erreur fatale.

– Laquelle ?

– L'optimisme. Le candide optimisme. Le vent tiédasse de la mièvrerie planant presque inévitablement sur les crânes les plus profonds. L'optimisme, faiblesse et mensonge, « décadence ».

– Nietzsche se serait donc sabordé pour devenir irrécupérable ?

– En un sens.

– Mais, en un sens, ça a échoué. Les nazis ne se sont pas privés de le repêcher.

– Au prix d'une falsification inouïe. Imaginez la psychiatrie récupérant Artaud.

– Elle l'a fait.

– Lorsqu'on a un tant soit peu lu Nietzsche, quand on connaît son antigermanisme, son anti-antisémitisme radical, cette escroquerie sororale est tout bonnement risible. Lui-même en riait. Là encore, il avait tout prévu.

– Vraiment ?

– Oui. « Ce qui a toujours fait le plus peur au philosophe, c'est la sœur – “la sœur ! la sœur ! cela sonne si effroyablement !” » Il parodie une phrase de Goethe, dans *Faust*, sur les mères.

– Heureusement, Bataille a lavé Nietzsche de cette limaille immonde. Comme Athéna parachève la toilette d'Ulysse en déversant la grâce à grands seaux sur sa tête et son buste.

– Bataille a saisi l'essentiel concernant Nietzsche.

– Vous pensez à son article commémoratif ? L'« événement tragique », l'« homme incarné » dont le crâne renferme les conflits de l'humanité, Nietzsche « victime de ses propres lois », Nietzsche « devenant fou à notre place » ?

– Oui. J'ai une vision plus stratégique du destin de Nietzsche, mais je crois également en une logique interne de sa pensée dont la « folie » fut l'apothéose naturelle.

– La folie comme calcul tactique ?

– Non non, rien de moins nietzschéen que le calcul.

– Sa folie serait inspirée ?

– Oui, sa réponse inspirée à la pétrification prévisible de sa pensée.

– Expliquez-vous.

– Nietzsche a toujours insisté sur la toute-puissance cathartique d'une vraie pensée, d'une pensée en acte. « Les plus grandes pensées sont les plus grands événements », écrit-il. D'autre part il n'a jamais caché l'incompatibilité entre la toute-puissance d'une pensée et l'étendue de sa réception. C'est ce qu'il a appelé l'« héroïsme ».

– Si je vous comprends bien, la pensée de Nietzsche serait une sorte de rayon laser, projetant son faisceau d'autant plus loin, d'autant plus droit, d'autant plus translucement que son éclat est plus condensé.

– Je préfère l'image moins anachronique d'un cadran solaire. Vous savez comment s'appelle la tige d'un cadran solaire ?

– Non.

– Son « style ».

– Intéressant.

– L'« homme de *midi* », comme il se qualifiait, est celui qui fait corps avec son style.

– Un stylite solaire.

– Sa pensée possède d'autant plus d'éclat que son ombre – entendez : sa vie sociale – est plus courte.

– Je vois. Revenons à son pressentiment.

– Il a compris qu'une catastrophe se préparait, foncièrement liée à sa propre cohérence. Il se sentait devenir une « fatalité ». Ses mains lui firent peur quand il découvrit réalisa qu'elles détenaient le pouvoir de faire fuser le vieil ordre social hors de ses gonds. Sa supériorité par rapport à Marx consiste dans le court-circuitage de cette possibilité-là, par égard pour le monde.

– C'est très kafkaïen. Dans le combat entre lui et le monde, il a choisi de seconder le monde.

– En effet. D'ailleurs la fracture, ou plutôt l'illumination qui va donner rétroactivement un sens à toute son œuvre, apparaît clairement, à un moment très précis, dans ses notes posthumes. Un certain fragment se met soudain à hoqueter, Nietzsche le réécrit plusieurs fois d'affilée, comme si son écriture déraillait à même la page.

– Quel fragment ?

– Celui qui commence par : « L'interdiction biblique “tu ne tueras point” est une naïveté comparée à *mon* interdiction aux *décadents* : “vous ne procréerez

point !” », et qui se conclut par : « La loi supérieure de la vie, formulée en premier par Zarathoustra, exige que l'on soit *sans pitié* pour tout excrément et rebut de la vie, que l'on détruise ce qui, pour la vie montante, n'est que gêne, poison, conspiration, souterraine hostilité, en un mot, *christianisme*... Il est immoral, il est *contre nature* au sens le plus profond, de dire “tu ne tueras point !” » Vous imaginez les conséquences d'un tel texte pris à la lettre.

– Fort bien. Phalaris, Echétos, Néron, Hitler, Staline, Mao, Pol Pot... Vous savez que nous sommes assis à l'endroit même où le jeune Pol Pot, étudiant boursier à la Sorbonne, méditait sur la liberté, l'égalité et la fraternité quelques années avant de passer à l'acte et de devenir un des pires bourreaux de l'histoire humaine.

– Les études mènent à tout.

– Nietzsche, donc, sent passer la brise glaciale de la terreur appliquée.

– Voilà. Il décide alors d'interrompre sa trajectoire, de fracturer sa propre histoire, par charité. J'insiste sur ce point : sa décision est d'abord une évidence d'ordre *stylistique*. « Pour moi-même, rien ne commence qu'à partir du point de suspension. »

– Nietzsche prékafkaïen et précélinien.

– Vous ne croyez pas si bien dire. L'idée la plus connue de Nietzsche, la « mort de Dieu » n'est elle-même qu'une déclaration de non-foi prosodique. « Je crains que nous ne puissions nous débarrasser de Dieu, parce que nous croyons encore à la grammaire. »

– Je comprends.

– Autre acte intensément stylistique : après avoir toute sa vie écrit en allemand à l'intention des Français, autant dire afin de ne pas être lu, Nietzsche franchit une étape supplémentaire, il abandonne la parole pour la musique. « Au fond, je suis peut-être un vieux musicien ambulante » écrit-il dans une lettre. On trouve, après son effondrement, cette note de l'hôpital de Bâle : « Quand on s'informe de son état, il répond qu'il se sent bien, mais qu'il ne pourrait exprimer

son état qu'en musique. » En réalité Nietzsche est entré dans sa phase de la disparition, de la dissipation, de la dissimulation, du masque, du labyrinthe. N'oubliez pas que parmi les poèmes des *Fleurs du Mal* en marge desquels il trace une croix, il y a *Le masque*.

– En d'autres mots, sa folie fut la décision définitive prise sciemment par sa solitude. Son « désert ».

– Oui. « La solitude comme une baleine m'avalait. »

– Il faut avouer que vous redonnez une profondeur indubitable à son effondrement, Stéphane. Mais pourquoi aller jusqu'à la folie réelle ? La simple grande solitude aurait suffi. Le changement de cap, à la Rimbaud. L'exil mouvant, à la Joyce. La sainteté du sanatorium, à la Kafka. La retraite de liège, à la Proust.

– Parce que la dissimulation n'est qu'une des facettes de ce beau diamant.

– Que voulez-vous dire ?

– La folie est l'aboutissement parfait de ce que Nietzsche poursuit depuis toujours, le stilet incandescent à la pointe duquel se concentre son savoir, sa plus riche trouvaille.

– Pourquoi ?

– Parce que la folie est à la fois le discrédit le plus irrécupérable, le masque le plus opaque, l'ondulation la plus sinieuse, la gaîté la plus vive, bref le plus grand des bienfaits. « Et si c'était précisément le délire, pour reprendre un mot de Platon, qui avait dispensé sur l'Hellade *les plus grands* des bienfaits ? » Ceci posé dès *La naissance de la tragédie*.

– Vous pourriez démontrer tout cela ? Pour la gaîté par exemple ?

– Facile, dans *Par-delà bien et mal* : « Je serais tenté de classer les philosophes d'après la qualité de leur rire, en plaçant tout en haut de l'échelle ceux qui sont capables du *rire d'or*. »

– Pas mal.

– Ou, si vous préférez, dans *Crépuscule des idoles* : « La gaîté est, en nous, ce que l'on comprend le moins. » A propos du *Cas Wagner* : « Que l'esprit le plus profond puisse également être le plus frivole, voici presque la formule de ma philosophie. » Dans *Zarathoustra* : « Il faut que viennent des *lions rieurs* ! » Dans...

– Ça va, j'ai compris.

– On néglige toujours trop la dose humoristique injectée dans la folie de Nietzsche. Ainsi conçue, la folie était ancrée dans son corps depuis toujours. Elle fut la forme même de son épanouissement, son apogée consubstantiel.

– Que voulez-vous dire Stéphane ?

– Je pense à son identification très significative à Dionysos. Deux Présocratiques – je ne vous fais pas l'injure de vous rappeler le bien infini que Nietzsche pensait des Présocratiques –, Antimaque et Aratos, donnent à Dionysos l'épithète de *phloïos*.

– Qui signifie ?

– Qui désigne à la fois l'écorce et la maturité d'un fruit, sa floraison.

– Nietzsche-Phloïos. Sa folie avait fleuri.

– Sa folie fut une *hyperphloïa*, à la fois masque, armure, écorce, tégument, et fleur, exubérance, senteur, éclat, couleur, pétulance. Un sourire de sa nature. On ne peut rien comprendre à l'essence de sa folie si l'on ne conçoit la vie de Nietzsche comme une vaste et lente spirale d'efflorescence rétroactive.

– Quoi ?

– « Tout grand homme possède une force rétroactive : il fait remettre toute l'histoire en question ; mille secrets du passé sortent de leurs cachettes pour s'éclairer à son soleil. » Il a simplement appliqué à la lettre sa théorie de l'éternel retour.

– Quoi ?

– La fleur, le fruit, qui précède quoi, etc.

– Je ne vous suis pas.

– C'est une étrange note qui me mit sur la voie, rédigée à trente-quatre ans : « Sept ans – ressenti la perte de l'enfance. » J'ai commencé à mieux méditer certaines sentences de la fin, comme : « La chance de mon existence, ce qu'elle a d'unique peut-être, tient à ce qu'elle a de fatal. Pour l'exprimer sous forme d'énigme, en tant que mon propre père, je suis déjà mort, c'est en tant que je suis ma mère que je vis encore, et vieillis. »

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– C'est logique. La pensée d'un grand penseur n'est pas une élaboration intellectuelle, elle n'est pas l'œuvre de l'intelligence mais un appendice crucial de son corps. Au fur et à mesure que sa pensée s'accroît, prend de l'ampleur, s'infuse, l'organe « Pensée » prend le pas sur le reste du corps qui devient du coup l'appendice de son appendice, le corps n'est plus que la queue du kangourou « Esprit », un pendule d'équilibriste. En même temps, Nietzsche concevait sa propre pensée comme une convalescence, une guérison, une extirpation hors du marécage de ressentiment dans lequel coasse le genre humain. Nietzsche a accompli le miracle de sortir de la fatalité putride et dégénérante de l'histoire du monde.

– On dirait encore du Kafka.

– Nietzsche incarne une autre fatalité, celle du devenir, de l'éternité, du retour. C'est donc très naturellement qu'il devient son propre père et sa propre mère. Il a pulvérisé les limites de la sphère.

– Quelle sphère ?

- Mais *la Sphère*, Martin. Du néant au néant, de *priori* à *posteriori*, de l'amont à l'aval, de l'ovule à la tombe. La vieille Roue enroutée, l'antique Cercle sépulcral, toujours plus flétri, fétide, grincheux, raidi, engoncé, entartré, squelettique et spectral. L'Existence, quoi.

– Je vois. La Sphère.

– À sept ans, donc, Nietzsche se désorbite de sa propre existence. Il peut dès lors parcourir plusieurs cycles à l'intérieur de sa sphère, il métamorphose la

sphère en cycloïde, il se mute en spirale. Il est son père et meurt avec son père. Il est sa mère et survit avec sa mère. Mais surtout, il renaît sempiternellement de ses cendres. Ses vies sont celles d'une fleur. Printemps, été, automne, hiver, re-printemps, re-été, etc. L'éternel retour, cela signifie que d'un printemps à un autre printemps, c'est la même fleur qui refleurit. Il y a une lettre de jeunesse très drôle à sa mère, où il intervertit déjà les âges et les situations : « tes *soixante et onze* ans », « notre fille qui ne dépasse pas les dix-sept ans », « je fête cette année mon 87^e anniversaire ».

– Intéressant.

– Le mot « dithyrambe », avant de désigner un chant, était un des surnoms de Dionysos, il peut se décomposer en une expression signifiant « Deux fois sorti ». Étant à la fois son père et sa mère, il est logique que Nietzsche s'enfante lui-même. C'est aristotélien. « Chez les enfants des grands génies, la folie éclate, chez les enfants des grands vertueux, la bêtise – remarque Aristote. »

– D'accord.

– Il éprouve à même son corps ce qu'il a si bien su distinguer dans la généalogie des peuples. L'Allemagne est une nation jeune, robuste et fruste, donc lourde, pesante, lente, indigeste. Les nations plus anciennes comme les Chinois, les Français, les Juifs, ont eu le temps de décanter, leur lourdeur s'est éventée, leur physiologie s'est aérée, elles incarnent la grâce de l'*esprit*.

– Et les signatures ?

– Vieille habitude, sans rapport avec une quelconque schizophrénie tardive. À sa mère et sa sœur, par exemple, il signe en français : « Frédéric ». Il a dix-neuf ans. À Rohde, en grec : « Diogène Laërtes ».

– Quel âge ?

– Vingt-huit ans. L'année suivante, à Wagner : « Érasme ».

– Éloge allusif de la folie. Pas mal.

– « Don Quichotte de Bâle » à Sophie Ritschl, quatre ans plus tôt. « Théognis petit citadin antique hors service », à un ami, en 1865. Il a

vingt et un ans. Tout ceci pour vous expliquer qu'il n'a pas attendu les dernières lettres pour démontrer qu'il était « chaque nom de l'histoire ». Sa fissure de la sphère était à la fois verticale et horizontale. Et puis n'oublions pas Pythagore et la métempsychose. Nietzsche admirait les pythagoriciens, ces grands musiciens de réputation qui ont inventé l'art du silence.

– Nietzsche s'est scellé dans son silence.

– Il a fait du silence sa musique. En 91, il signe encore « le Dément » à sa sœur. Vous avouerez qu'il y a plus délirant comme « folie ».

– Mais la signature du « Crucifié », à quoi correspond-elle ?

– Ah ! Nous atteignons là le noyau atomique de la question Nietzsche. Reprenons. Puisque sa démesure dionysiaque n'est qu'une maturité rétroactive, une floraison transfinie, vers quoi Nietzsche, fils de pasteur et fin contempteur de Luther, doit-il se diriger logiquement ?

– Le catholicisme ?

– Évidemment. L'éternel retour à la source de l'éternité. À dix ans, il entend *Le Messie* de Haendel. « Je pris aussitôt la ferme résolution de composer quelque chose de semblable. » Sa folie fut une crucifixion, le sas obligé de sa résurrection. Lou Salomé raconte qu'un jour où ils discutaient de ses métamorphoses, Nietzsche lui déclara : « Oui c'est ainsi que la course commence, et elle se poursuit jusqu'où ? Où court-on quand toute la route a été parcourue ? Qu'advient-il quand toutes les combinaisons sont épuisées ? Ne devrait-on pas revenir à la foi ? Peut-être à la foi *catholique* ? »

– Étonnant.

– N'est-ce pas ? Vous pouvez aussi songer à une phrase de Hölderlin, à propos d'Antigone – en fait de lui-même, et donc de Nietzsche : « C'est une grande ressource de l'âme, dans son travail secret, qu'au moment de la plus haute conscience, elle s'esquive de la conscience, et qu'avant que le Dieu présent ne s'en empare effectivement, elle l'affronte d'une parole hardie et souvent même blasphématoire, gardant ainsi vivante la sainte possibilité de l'esprit. »

- C'était donc ça, son secret.
- Oui, le secret de son naufrage. « C'est mon seul secret », écrivait Nietzsche, « je sais aujourd'hui ce qui doit arriver demain. » Avant de citer une phrase de Zénon.
- Le zélé d'Élée ? Celui qui se trancha la langue de ses propres dents pour la cracher au visage du tyran qui lui demandait de dénoncer ses complices ?
- Non, Zénon de Cittium, forcé par le *fatum* de s'installer à Athènes.
- Je vous écoute.
- « Naufragium feci : bene navigavi. »
- Traduction ?
- « En faisant naufrage, j'ai bien navigué. »

L'après-midi, temps et idées clairs

Rentré de la Sorbonne je passe quelques coups de fil aux connaissances de Lotage. Il a encore insisté pour que j'aille vite, il sait bien que je n'ai aucune envie de demander quoi que ce soit à quiconque. « “Montagne d'orgueil”, c'est votre autre nom », dit-il en riant. Il a raison. Comme tout serait plus simple si je n'avais pas un estomac qui réclame ses trois repas par jour. Sentant mon enthousiasme décroître rapidement, et décidé – mollement – à juguler ma fierté, j'empoigne mon téléphone et j'obtiens trois rendez-vous peu empressés. Pas pour me déplaire, contrairement à ce dont paraît témoigner le ton puérilement enthousiaste de ma voix à l'appareil.

Pour me purger de cette légère concession à l'existence – il faut bien de temps en temps condescendre à descendre les poubelles au pied de la tour d'ivoire –, lecture et méditation le reste de l'après-midi.

Voilà ma vie, mon art, mes bonnes heures et mon honneur. Voilà mon bonheur.

Deux heures d'investigation suffisent à me persuader de l'extraordinaire intuition de Lotage. Comme d'habitude il avait en réserve cent fois plus d'informations pertinentes qu'il n'a bien daigné révéler. Ce type est le maître de la vérité planante, la puissance de synthèse de son cerveau confine à la manipulation génétique. Ses théories extravagantes semblent s'improviser sur le pouce, naître précipitamment de l'entrechoc atomique de deux paradoxes, sourdre subrepticement de sa cuisse, comme Dionysos. Elles proviennent en

réalité du plus profond de son crâne et sont armées de pied en cap, comme Athéna.

Il savait de quoi il parlait en opposant Nietzsche à Marx. Leur duel n'est que la juste continuation de l'escarmouche classique et primordiale entre Démocrite et Épicure, dont nous subissons les contrecoups les plus vifs aujourd'hui. Épicure ouvrit le score en surnommant Démocrite « Lérocrite », « marchand de vide ». Cicéron, qui jouait pour l'Abdérain, contre-attaqua : « Démocrite, ce grand homme s'il en est, aux sources duquel Épicure a puisé l'eau qui arrose ses petits jardins. » Un partout.

Pas un hasard si Marx et Nietzsche ont tous les deux minutieusement décortiqué dans leur jeunesse cette polémique grandiose. Chacun choisit son camp, et d'emblée la faille se creuse. Marx intitule son étude *Différence de la philosophie naturelle chez Démocrite et chez Épicure*, avec un appendice. Nietzsche, plus original, plus rapide, plus fin, plus parlant, nommera la sienne *Démocrite, historien et musicien*.

« Démocrite est le seul philosophe qui soit encore vivant », proclame Nietzsche. Pour cause, puisque Démocrite c'est lui, sa première incarnation conséquente, comme le Christ sera la dernière.

Démocrietzsche est sceptique, donc curieux et voyageur. Démocrietzsche vient incognito à Athènes et Turin. « C'est là le fait d'un homme sérieux et pondéré, que de savoir tirer gloire de s'être soustrait à la gloire », ponctue Cicéron. Démocrietzsche, surnommé « La Science » et « Le Rieur » dans l'Antiquité, écrit *Le gai savoir* à l'ère des locomotives. Démocrietzsche parachève sa première vie en fixant le reflet du soleil dans un miroir, se brûlant les rétines pour témoigner avec superbe de son dédain du monde des simulacres. Il parachève sa seconde vie en s'embrasant les neurones pour démontrer avec grandeur son mépris du monde des communications. Selon Démocrietzsche en effet, nous informe Cicéron, « personne ne saurait être un bon poète s'il n'enflamme pas les esprits et s'il n'a pas un souffle inspiré comparable au

délire ». Selon Pline, Démocrietzsche dans sa première vie a cru le caméléon digne de tout un livre à part. Vingt-trois siècles plus tard, il se trouve lui-même suffisamment à part pour devenir caméléon.

Marx, lui, n'est pas Épicure, mais il le traite à sa façon, il l'épiqûrise.

Dogmatique, autodidacte, objectif, Épiqûre est naturellement optimiste – « l'opposé d'un pessimiste diyonyisien », dit judicieusement Nietzsche. « Partout s'ouvrent les chemins vers la liberté, nombreux, courants et faciles », affirme Epiqûre dont Marx prend spontanément le parti pour mieux déprécier Démocrite. Ainsi Démocrite n'est pas curieux, « il personnifie l'inquiétude de l'observation expérimentatrice ». Démocrite n'est pas voyageur, « il part à l'aventure ». La grande invention d'Epiqûre c'est le *clinamen*: l'inclination, la déclinaison, la déviation spontanée des atomes scindant le vide, faisant un imperceptible faux-bond à l'implacable nécessité de leur trajectoire, pulvérisant les *fati foedere*, les lois du destin, vadrouillant dans l'autonomie, chatouillant le déterminisme pour faire se gondoler le libre-arbitre de la conscience humaine.

Au moment où je vais décrocher mon téléphone pour parler à Lotage de la propagande égalitariste d'Épiqûre contre les météores, l'appareil retentit.

DRINNNNG !

L'impératif *clinamen* sonore m'extirpe de mon orbite filante, éternelle, indestructible, bienheureuse et ignée.

– Allô ?

– Si tou vas à Rio... n'oublie paaaaas dé monter là-haut... toui toui toui, la la la la, toui toui toui, la la la la...

– Quoi de neuf Manus ?

Emmanuel, mon ineffable, mon inimitable, mon aristophanesque frère. Il m'appelle chaque jour de son hôpital psychiatrique, entre deux rendez-vous. Non, il n'est pas fou, juste psychiatre. « Ceci dit, les fous qui prétendent que ce sont les psychiatres qui le sont n'ont pas si tort », aime-t-il à dire.

Emmanuel serait le dernier à s'étonner d'apprendre que Nietzsche avait toute sa tête. Il touche du doigt journallement la démente banale du lien social. « Ce n'est plus un lien, c'est une camisole ! » dit-il. Tous les névrosés, les autistes, les incestueux, les paranoïaques, les violés, les rossés, les battus, les abattus, les fervents, les pervers, les encagés, les enragés, les psychotiques, les chaotiques, les détraqués, les matraqués, les constipés, les opprimés, les déprimés, les comprimés, les brimés, les brisés, les exténués, les atténués, les voûtés et les envoûtés de Paris défilent dans son petit bureau à Sainte-Anne. « Le plus étonnant, c'est que la civilisation tienne quand même le coup. Quand on connaît la barbarie ordinaire qui couve dans les familles. Et pour chaque malade qui passe chez moi tu peux être sûr qu'il y en a cinquante aussi gravement atteints qui mènent leur vie de folie et d'ignominie comme si de rien n'était. C'est *Le Bien-portant imaginaire* que Molière aurait dû écrire. Dérailler est le véritable train-train de l'espèce humaine. »

– Martin, tu as suivi l'histoire de la petite Justine ?

– Vaguement.

– Sa mère va au tribunal, flanche aux auditions, sort de la salle, finit par revenir. Cette malade ! pourquoi a-t-elle besoin d'assister à ça ? Quelle obscénité, quelle impudicité ! Tu imagines ? On torture ton gosse, on le tue, tu ne vas pas te pavaner devant les caméras ni écouter sagement les détails du massacre. Tu restes chez toi, tu souffres en silence, tu exiges qu'on te foute la paix. Non ?

– Si.

– Il n'y a pas de loi qui oblige les familles des victimes à assister aux procès, que je sache. C'est pure perversion parentale. Ils jouissent par procuration du sadisme qu'un autre a exercé à leur place et qu'ils font ordinairement subir eux-mêmes à leurs mômes à longueur de journée à dose plus ou moins homéopathique, ces ordures ! Je le sais, je les reçois ici toutes les semaines.

– Vraiment ? à ce point ? des violeurs d'enfants ?

– Pas en acte, mais toujours incestueux jusqu'à l'os. Toutes classes socio-culturelles confondues. Mon dernier cas, une famille arabe. Je dis au père : « Monsieur, il ne faut pas laisser votre fils dormir avec votre femme. Ça ne se fait pas. Le Coran l'interdit... » J'essaie de toucher une corde sensible, tu comprends, j'invoque la Loi. « Je suis sûr que votre père n'aurait jamais laissé son fils faire ça. Ni prendre des bains avec sa mère, ni qu'elle le lave, ni qu'elle l'embrasse sur le sexe... »

– Quoi ?

– Ah ah ah ! Je te jure, des malades ! La mère donne son bain tous les jours au fils et continue de lui faire des papouilles sur la bite comme à un bébé !

– Mais quel âge il a, le fils ?

– Quinze ans ! Ah ah ah !

– Ah ah ah ! Et comment il est ?

– Complètement déglingué évidemment. Il a quatre ans de retard en classe, et il passe ses journées à se chier dessus et à traiter sa mère de sale pute.

– Et que répond le père ?

– Il me dit : « Docteur, les temps ont changé... » Je lui réponds : « Mais non Monsieur Aziz, justement, les temps n'ont pas changé. Les temps ne changent pas, les temps ne changeront jamais. Une mère ne baigne plus son fils à partir d'un certain âge, et une mère n'embrasse jamais son fils sur le sexe. » Il me dit alors : « Docteur, chez nous c'est comme ça. » Il résiste, le pauvre homme. Il n'a aucune envie qu'on brise le cercle incestueux, il tente de me faire le coup de la spécificité exotique. Je lui dis : « Absolument pas, Monsieur Aziz, j'ai d'autres patients algériens, et je sais très bien que chez vous ce n'est jamais comme ça. » Finalement il me dit : « Docteur, ma mère me faisait la même chose... »

– Ah ah ah !

– Ah ah ah ! Ah... hum... Madame Ouistiti, entrez donc, vous allez bien ?

Sa voix redevient grave, le vouvolement subit, message codé.

– Bien, hum, je vous laisse, on se rappelle plus tard.

Début de soirée

Sacré Manu. Sa névrose est d'emblée à moitié ligaturée par son sens de l'humour. Il souffrait avant sa psychanalyse d'une propension au martyr qui en d'autres temps l'aurait fait passer pour un saint. Du jamais vu. Il faisait régulièrement demi-tour sur une route nationale pour prendre un auto-stoppeur qui allait dans la direction inverse de la sienne. Son analyse a eu pour effet immédiat de mettre un terme à ses hallucinations (il voyait assez régulièrement des rats dévaler les plinthes), puis de transformer son altruisme incoercible et sacrificiel en simple bonté d'âme.

La psychiatrie fut pour Emmanuel un pari éthique. Après cinq ans d'études de médecine et trois ans d'analyse, il décida que la vue du sang et la charcuterie sado-bienfaitrice ne le faisaient que modérément jouir. Il se mit à dévorer Freud, passa quand même l'internat de psychiatrie pour ne pas ruiner son cursus.

Il se conçoit désormais comme une taupe infiltrée chez l'ennemi, chargée de détourner du malheur un maximum d'enfants. « Les adultes m'écœurent. » Sa plus grande fierté consiste à n'avoir jamais prescrit une substance chimique de sa vie. « C'est comme ta littérature : tout à l'oreille. » Il faut avouer qu'il a un tympan en or. Il résout tous ses cas, un vrai thaumaturge. Il gagnerait une fortune en s'installant dans le privé, seulement l'argent ne l'intéresse pas davantage que moi. Aussi reste-t-il à l'hôpital, sa pudeur feignant un cynisme qui ne lui ressemble pas. « Il faut être où le malheur gît. Dans le privé, il y a bien moins de cas intéressants. » Là il est servi. Il a un succès démentiel à la section des enfants fous de Sainte-Anne. De l'adoration, littéralement. Tous les misérables de la ville se pressent à la porte de son bureau pour consulter le

faramineux fakir, « Monsieur le Professeur Hall-de-Gare » comme l'appellent ses petits cinglés. Moins scrupuleux, mon frère pourrait fonder une secte. Les mères hystériques se déchiquètent pour l'allumer, les pères paranoïaques s'entremettraient de regards assassins pour venir lui faire la peau, les autistes l'appellent Jésus-Christ, les déprimés Bozzo le Clown, pour les maniaques il est Bouddha, toutes les institutrices de la région suivent ses conseils à la lettre, les infirmières auxquelles il donne des cours le paieraient pour jouer au docteur, son patron et ses collègues sont blêmes de jalousie, le fabuleux Doc Heidegger est débordé de rendez-vous avec la Souffrance pour un salaire pitoyable de jeune fonctionnaire hospitalier.

Un jour, il a découvert les écrits de Debord. Selon Emmanuel, la société du spectacle est une cocotte-minute de délires en fusion. Il méprise d'autant plus le microcosme de la psychiatrie qu'il en fréquente les coulisses.

– C'est une vaste escroquerie médicamenteuse qui s'est auto-proclamée la soupape de sécurité de la société, étant en réalité majoritairement organisée par des sadiques mégalomaniaques ivres de pouvoir et d'incarcération.

– Notre avenir en condensé, quoi.

– Tu l'as dit bouffi.

Son exercice de style favori consiste à feuilleter les pages publicitaires d'*Électrochic*, la revue psychiatrique la plus diffusée de la profession, la plus luxueuse aussi grâce à la générosité des laboratoires pharmaceutiques.

– « CROZAC 20mg : L'innovation en mode majeur », « TETRALELITHE LP 400mg : La libération est en marche », « PROSTATHIADEN 75mg : L'élan vital, avec force et équilibre », « Ce qu'ils veulent ? Des nuits entières avec NOCTAMIETTE », « Ouvrir les portes du sommeil: IMUNOZONE, quarante et un pays lui font confiance », « SONAZE 200mg : Avant tout redonner le sens du réel »... Les ordures ! Comme si le réel avait un sens ! Tiens, rien que leur page d'abonnement est à vomir :

« POURQUOI n'êtes-vous pas encore ABONNÉ ? » demandent-ils juste au-dessus d'une photo du pauvre Artaud à Rodez.

– Parce qu'ils se piquent aussi de littérature ?

– Bien entendu, ils se piquent de tout ces cons-là. La piquoise est leur dieu lare. Il faudra que je t'emmène voir Sainte-Anne un jour. Le lieu positivement le plus littéraire de tout Paris.

– Vraiment ?

– « Allée Baudelaire », « contre-allée Nerval », « passage Kafka », « jardin Nietzsche », « impasse Hölderlin », « entrée Ravel », « sortie Artaud », « fontaine Rousseau »... Tiens ! regarde-moi ça, ils osent offrir en cadeau d'abonnement le rapport de cette crapule de Ferdière sur le fonctionnement de l'hôpital psychiatrique durant l'Occupation. Tu te doutes que le vieux crabe coercitif est leur idole nationale. Avec Althusser, leur fou idéal.

– Je croyais que c'était Artaud.

– Tu parles ! Ils font juste semblant de le lire. Artaud était trop fin, trop stylé, il les connaissait mieux qu'eux-mêmes, il savait leurs manigances dévoreuses, il les décryptait couramment. Pas fiable, l'Antonin, pas assez marteau l'Artaud, risque de nous exploser à la face à chaque instant. *Aliénation et magie noire*, son chef-d'œuvre de lucidité sur le monde psychiatrique nous perce à jour. La « thérapeutique irascible et stupide » : quel nez ! « C'est par les médecins que la société a commencé » : bravo ! « Il faut aussi que la mort vive » : nos secrets sont éventés ! « Cette technique thérapeutique de la mort longue » : il a pris connaissance de nos archives ! Les « obscènes sollicitations anatomiques et atomiques de l'état appelé bardot » : au secours ! son talent talonne son délire, son génie dément sa démence, pas manipulable, garde ! Tandis qu'Althusser, au contraire, est notre aubaine. Un vrai maniaque, comme Nietzsche, Hölderlin, Rousseau ou Van Gogh, doublé d'un meurtrier. Depuis le temps qu'on vous le disait que les penseurs sont criminels ! Kraepelin, notre dieu et maître, l'inventeur de la camisole, nous avait prévenu : « Le fou est dangereux

et le restera jusqu'à sa mort qui, malheureusement, n'arrive que rarement rapidement ! » Allez hop ! tout ce petit monde au CROCZAC ! « La libération est en marche » ! Au PLEXUSOMUIL ! « Faites confiance à son expérience » !...

Dix-neuf heures, merde.

Je descends acheter des fleurs pour Virginie. En me déshabillant pour aller prendre une douche, je regarde le bouquet posé à plat sur le canapé, petit groupe frais de corolles exsangues comme après une saignée. Le fleuriste : « Ce sont des roses "Gaujard", d'après le nom de leur inventeur. » J'aime l'idée qu'on puisse inventer une rose. Pas pu m'empêcher d'écouter attentivement ses explications sur les hybrides de thé, les « Gloria Dei » et les « Opéra » qui ont donné naissance par bouture à mes rouges et pâles « Gaujard ».

Après la douche, rasage en écoutant un passage de *La Reine des Fées* de Purcell. La voix argentée de Nancy Argenta glisse sur mes joues, son baume aigu et fluide suit de près la crépitation froide et embrasée de la lame. « Voyez, la nuit même est venue pour aider votre dessein. Que le bruit, le souci, le doute, le désespoir, l'envie et la rancune, délices des méchants, soient bannis à jamais. »

Voilà qui devrait présager une bonne soirée.

– Je ne suis pas trop en retard ?

– Je ne t'attendais plus, il est neuf heures moins le quart, on avait dit huit heures.

– Tu te préparais à sortir ?

– Eh bien oui, huit heures c'est huit heures, c'est malin, un ami doit passer me prendre dans trente minutes.

– Tu n'as qu'à décommander.

Elle se rue sur le téléphone posé à même la moquette bleu sale dans le couloir, en peignoir, une pince en plastique rouge dans les cheveux. Je m'affale sur le divan de son petit salon pour récupérer mon souffle, trois étages en trombe.

J'entends Virginia s'excuser auprès du remplaçant remplacé. Je souris. Elle n'a pas hésité une micro-seconde. Elle devait croire que je m'étais moqué d'elle, hier, en claquant la portière. Elle se préparait à se venger sans joie.

Pourquoi cette fille m'attire-t-elle autant ? Qu'elle soit ravissante, cultivée, indépendante, que je lui plaise, n'explique qu'à moitié l'étrange attrait qu'elle exerce sur moi. Il y a en elle quelque chose de plus enfoui, une sorte de secret mal celé qui suinte, qui transpire involontairement comme sa manière saccadée de respirer, et que je veux percer.

Les fleurs lui conviennent, sans plus. Narquoise, elle me lance « Il ne fallait pas ! » en ricanant, histoire de montrer qu'elle s'y attendait, qu'elle n'attendait que cela, que c'est elle qui se les est offertes à elle-même, ces fleurs.

Tandis qu'elle finit de s'habiller, je détaille l'invraisemblable bordel de son appartement. Pinceaux, chevalets, vieilles toiles à restaurer, livres, outils, vêtements pêle-mêle, affiches et posters et photos et bibelots de chats, classeurs, vieux pots, cassettes cassées, lettres non ouvertes, tout un capharnaüm de grenier qui tranche avec son allure de jeune fille de bonne famille.

Elle est prête enfin. Elle enfle le même manteau bleu hôtesse qu'hier, des gants de cuir noir, et nous partons en voiture pour un restaurant sri lankais dont elle a entendu parler.

En chemin je la fais me parler d'elle, sa famille, sa vie à Tours, je veux éviter de retomber dans la stichomythie névrotique d'hier soir. Je lui prends la main tout en conduisant, je frôle la basane de son gant, je la cajole gentiment, elle se laisse faire.

– Alors, comment c'est les Beaux-Arts ?

– Très bien. Les professeurs ne sont pas des lumières mais on y acquiert de bonnes bases.

Elle m'explique, je l'écoute, les filières, les diplômes, les équivalences, les cotations à la Bourse du Beau, tout le trafic administratif. Ça me dépayse entièrement de ma manière à moi, intime, silencieuse, de fréquenter la beauté dans les salles de musées, face à face avec le sortilège.

Nous parlons du Louvre, elle le connaît assez, plus scolairement que moi, par datations, noms, écoles, ateliers, collections, siècles, formules chimiques, d'une manière moins épidermique, moins anarchique au gré des frissons.

Au restaurant nous continuons de bavarder, il me semble qu'elle se détend. Je lui dis que je n'avais jamais vu des yeux d'un bleu aussi clair que les siens, ce qui est vrai. Elle ne rougit pas, elle apprécie que je l'apprécie.

Son visage à trente centimètres du mien par-dessus la table, calée sur la banquette en skaï rouge du restaurant, en train de porter à sa bouche une lichée de bœuf tandoory, Virginie reste aveugle au noyau des choses. C'est même ce qui me touche chez elle. Elle est si peu au courant qu'elle demeure au-dessous du niveau de la séduction, sur les rails de sa fragilité élancée en sourdine, déjà conquise et désemparée.

La revoilà sur pilote automatique comme lors du trajet le long des quais oranges hier soir, le tac-au-tac crispé et narquois à la moindre question, le froncement de l'âme dès qu'on l'effleure, le ravissant iule qui se recroqueville à la caresse, et puis, sitôt que la conversation débouche sur un sujet anodin, lorsqu'elle se sent en eaux dormantes, ses études, la région de Tours, la dernière exposition du Grand Palais, telle peinture de Vermeer (Vermeer se révèle un sujet anodin quand on vient des Beaux-Arts), elle s'élance dans le bavardage soucieux, donne son opinion, condamne, ricane, tranche et se concentre, se ferme.

Pour cacher quoi.

Virginie laisse la moitié de son plat, elle n'a plus faim. Je l'incite à manger davantage, elle décline, ça va, merci, trop copieux. Mais toi, rebondit-elle, tu vas quand même finir ton assiette ? Non non, je n'ai pas très faim non plus, merci. Mais si ! Elle insiste, elle prend ma fourchette, par-dessus la table, pique dans mon poulet au citron et tente de me le faire avaler. Je repousse doucement sa main, merci merci, tu es gentille, je n'ai vraiment plus faim. Elle se cabre, elle veut absolument que j'enfourne sa becquée.

Qu'est-ce qui lui prend ? Elle ne va pas me faire le coup du maternage quand même ! C'est un gag. Je l'observe tout en riant pour dissiper le ridicule de la situation. Elle insiste vraiment, comme par plaisanterie mais sans recul aucun, « allez allez, une bouchée pour faire plaisir à sa maman ! »

Ce sont ses mots, proférés d'une voix mignarde, sans me regarder, en fixant le lambeau de poulet qu'elle s'acharne à vouloir fourrer entre mes lèvres, le regard pétrifié. « Allez allez, sois un gentil garçon à sa maman, une bouchée, pour me faire plaisir... »

Qu'est-ce qui se passe ? Je prends sa main, je retire doucement la fourchette, j'avale le poulet pour qu'elle se calme, je la regarde en souriant, elle se tait, puis elle parle d'autre chose comme s'il ne s'était rien passé.

Je demande l'addition, déjà minuit, demain je veux me lever tôt pour travailler.

Dans la voiture, je l'embrasse avant de démarrer. Elle m'offre sa langue frénétiquement. Je l'étudie en l'embrassant, elle ferme les yeux, le visage en avant sans retenue, avec la même furieuse volonté que pour la fourchette tout à l'heure, me donne sa langue à avaler comme un morceau de blanc de poulet.

Elle est jolie faut dire. Je pose la main gauche sur sa fine cuisse droite, je caresse sa jambe, puis son cou, sa joue, une oreille, je lui déconstruis le corps, je

joue au mécano des organes. J'écarte ma bouche pour lui lécher délicatement les lèvres, elle me réaspire fébrilement, une vierge folle, les yeux clos et serrés en extase douloureuse, sans volupté, sans mollesse, aucun abandon, nul nonchaloir, juste un long saut dans le vide.

Ça ira pour ce soir, je me décolle doucement d'elle, on y va ? elle hoche la tête affirmativement, elle va mieux, plus décontractée. Est-ce que je bande ? Un brin, pas démesurément, refroidi par le coup de la fourchette. Pas question de toute manière de faire l'amour ce soir, il faut que je rentre, j'ai du travail.

Je conduis d'une main, l'autre tient la sienne, elle est très calme, comme vidée alors que rien n'est arrivé. La discussion en vient, par hasard, sur Baudelaire.

– Tu as lu Baudelaire ?

– Évidemment !

– Vraiment ? Tout ses textes ? Y compris sa correspondance ?

– Mais oui !

Je réfléchis, c'est impossible, elle bluffe pour m'impressionner.

Bon, ça va, ce n'est pas grave. Je m'arrête devant le garage Rover au bas de son immeuble, je l'enlace, nous nous roulons encore quelques pelles. L'aviateur et son hôtesse de l'air, elle est marrante. Nous nous donnons un rendez-vous précis pour la semaine prochaine, j'irai la chercher rue de Tolbiac à dix-neuf heures, elle doit déposer un dossier à la fac. Bon, un dernier baiser, elle sort de la voiture, se repenche vers moi du dehors, m'embrasse à nouveau.

Ses lèvres sont tièdes et sèches.

Petit matin, violente lumière par les fenêtres

Sept heures, j'allume la télévision pour suivre le *CBS Evening News* comme chaque jour en prenant mon café. J'accorde une grande importance à ce rituel, je l'observe depuis plusieurs années. Au départ, entendre parler américain de bonne heure était une manière d'indiquer (à qui bon Dieu !) que je serais ailleurs (c'est-à-dire chez moi) pour la journée. Aujourd'hui cela ne m'amuse plus autant mais je persiste à penser que cette imagerie américaine, découpée, montée, commentée avec la froide minutie d'une opération chirurgicale, dévoile l'engourdissement léthargique croissant de l'encéphalogramme du globe, destiné, dans plus très longtemps, à finir implacablement plat.

L'information sur CBS se divise en quatre sections: la Politique, la Santé, l'Économie, et le Crime, susceptibles de toutes les combinaisons et variations imaginables et inimaginables.

La Politique, autant dire l'inopérant ping-pong d'invectives et de scandales auquel jouent députés et sénateurs Démocrates (mascotte l'âne) et Républicains (mascotte l'éléphant).

La Santé, soit la gélification progressive des corps réduits à la somme glacée de leurs organes.

L'Économie, admirablement résumée par l'image électronique quotidienne d'un tableau de flipper sur lequel s'inscrit en direct tel un jackpot supersonique le déficit commercial des USA. Déjà quatre mille cent vingt-neuf milliards de dollars et des miettes impossibles à visualiser tant elles défilent rapidement.

Le Crime – violence-procès-débat –, exponentiel, dévastateur, impliqué partout sous une forme ou une autre, véritable coagulant des trois autres comme

s'il était chargé, lui, le Crime, du montage de cet invraisemblable monceau d'images colorées, polies, insipides, molles et mortes.

Toutes les interconnexions sont envisageables entre ces quatre domaines. Le Crime, donc, tire les ficelles. La Politique divertit. La Médecine endort, tandis que l'Économie donne ses ordres.

Ce matin, pas grand chose d'intéressant. J'écoute d'un œil depuis mon bureau tout en prenant des notes de ma lecture d'hier soir. Connie Chung annonce que le multimilliardaire informaticien Bob Fenster vient d'acquérir aux enchères un manuscrit original de Léonard de Vinci, le « Codex Hammer », qu'il a l'intention de scanériser et d'ajouter à son « arthotèque numérique », laquelle comprend d'ores et déjà la National Gallery of London, le Musée Russe de Saint-Petersbourg, la Barnes Collection, le Philadelphia Museum of Art.

Nous sommes ici à l'évidence dans la tranche *Economics* du journal. Le coût du codex à lui seul équivaut à celui de la nouvelle maison multimédiatique du richissime décontracté, soit cent soixante-six millions de francs. Les toiles de maîtres accrochées aux murs y seront toutes virtuelles, et d'ailleurs la société Vacuum créée par Bob en 1989 est spécialisée dans l'acquisition de droits de reproduction électronique d'œuvres d'art.

Que le « Vacuum » engloutisse le « Codex », c'est logique. « Logique » n'est d'ailleurs plus le mot adéquat. « Numérique » convient mieux.

Je suis quand même intrigué par cette histoire de codex. Je vais fouiller dans ma bibliothèque tandis que Dan Rather évoque un procès cauchemardesque. Après dix années de cure psychanalytique au rythme de trois séances d'hypnose hebdomadaires et de huit comprimés de Prozac par jour, une femme de quarante ans s'est remémoré son viol à cinq ans par son père. Puisque les reconstitutions des crimes par ordinateur sont dorénavant parfaitement

légales, affirme son psychiatre, il n'y a aucune raison pour que les reconstitutions par hypnose ne le soient pas.

J'y suis. Le « Codex Hammer » est signalé par Vasari en 1568 dans sa *Vie de Léonard*. Qu'est-ce qu'un « codex » exactement ? Dans l'Antiquité, des tablettes de bois reliées entre elles. Sens médiéval : tout manuscrit broché, parfois superbement relié, à distinguer du *volumen* ou *rotulus*, long parchemin enroulé, auquel il succède. Sens moderne : liste officielle de médicaments autorisés.

On peut trouver pêle-mêle dans le « Codex Hammer » (écrit entre 1506 et 1510 à Florence et Milan, 72 pages) des études de pattes antérieures et postérieures d'un cheval, un autoportrait présumé (sanguine), une étude pour la tête de saint Philippe dans *La Cène*, une *Anatomie des organes féminins* (plume et lavis sur pierre noire), un *Embryon* à la plume flottant dans un placenta de notes explicatives « en miroir », un *Déluge* (pierre noire rehaussée d'encre), des *Études de mortier dont un sur une barque*, une *Étude de manche pour le bras droit de saint Pierre* (pierre noire rehaussée de blanc), enfin une série de traités expliquant pourquoi le ciel est bleu et comment s'enroulent les vagues.

Le *CBS Evening News* s'achève par la rubrique orwellienne « Eye On America », avec le logo de la chaîne stylisé en un énorme œil ouvert et aveugle. Ce matin, un film amateur montre un éléphant qui s'enfuit furieusement d'un cirque, est rattrapé par son dompteur, le soulève de terre, le balance à quinze mètres de là, revient le piétiner, houspille de la trompe le corps déjà inerte et désarticulé de son ex-cornac avant de s'éloigner définitivement en barrissant dans les rues blafardes de Boston.

– Bien fait, dis-je en éteignant la télévision.

C'est décidé, j'écris ce livre, trop de signaux clignotent à la fois. Les éléphants enchaînés l'autre jour, le pauvre déchaîné aux informations, le coup de fil d'Emmanuel avant-hier (« Tu connais la nouvelle ? Guy Debord vient de se suicider. »). Plus de doute, l'existence elle-même me donne des coups de coude.

Par quoi commencer ? La métaphore des éléphants qui se balancent pathétiquement sous le froid crachin. Les écrivains seront bientôt tous éléphantisés, dodelinés dans leurs anneaux de chaîne pour la plus grande joie des spectateurs. Expliquer d'emblée pourquoi. Non. Assener dans le style vaticination allusive, à la Dodone, sifflement du vent dans les feuillages, puis passer immédiatement à un éloge d'Homère. Non, non, pas assez parlant. Exergue ? Apollinaire, *L'éléphant* :

*Comme un éléphant son ivoire,
J'ai en bouche un bien précieux.
Pourpre mort!... J'achète ma gloire
Au prix des mots mélodieux.*

Trop littéraire. Calme-toi Martin, reprends tes esprits, en main, comme des foudres. Tous tes esprits, les bons et les mauvais, le grec, les éléphants, les écrivains, les lémuriens qui se meuvent dans l'ombre et désormais l'ombre de Debord avec eux, les cirques, les suicidés.

Réfléchissons. Ceci n'est pas un roman. Qu'est-ce que c'est ? Un essai ? Non puisque son destin est sa réussite. Plutôt un récit ? Un journal intime ? Un carnet de bord ? Un bloc-notes ? Une boîte noire ? Un florilège ? Une pièce de théâtre ? Un poème épique peut-être ? Ou bien un codex ?

Bonne idée. Un codex consacré au temps, une pharmacopée concoctée par les Heures. Le temps qu'il fait, le temps qui passe, soit : le temps qu'il est. Pourquoi le ciel est bleu, comment s'enroulent les vagues.

Voici le livre du pourquoi et du comment du temps. Un agenda tenu par le temps.

Voilà, voilà. Concentre-toi, replie-toi dans tes phrases, laisse le temps s'exprimer par ta main. N'oublie pas de parler des mains. Tu n'oublieras pas, tu n'oublies jamais rien. Place quelque part cette phrase de Nietzsche : «“Il n'oublie rien, mais il pardonne tout.” – Alors il est doublement haï, car il fait doublement honte, par sa mémoire et par sa grandeur d'âme. »

Laisse un peu tomber ta forteresse de citations. Écris simplement, au jour le jour, le mémoire de ton temps, en trempant ta main dans le temps de ta mémoire.

Ceci, donc, relève de l'agenda. L'inconvénient du journal intime est la soumission forcenée à la chronologie qu'il impose. Difficile de considérer le 2 mars ce qui arrivera le 8 juillet. L'agenda échappe à ce carcan. Un paragraphe différent par bribe de temps, dans l'ordre ou non des pensées, heures, journées, week-end, semaines, mois, années, peu importe. La journée n'est qu'une unité conventionnelle d'écriture, une disposition syntaxique. Se réveiller revient à passer à la ligne.

Laisse onduler à travers toi cette sensation scandée de l'enfance, l'insouciance du temps, la gravité du temps, l'épiderme du temps, l'hilarité du temps, les coups de dés du temps, les pions qui glissent sur l'échiquier, pierre caressant la pierre, poli sur poli, le fin granulé du temps, les hasards et les sautes du temps, le scintillement des sensations du temps. La joie du jeu aussi, et du triomphe. « À l'enfant la royauté. »

Agenda, en latin « choses à faire », c'est-à-dire, en grec, à écrire. Seule prosodie digne de succéder à l'alexandrin. Vrai vers blanc teinté à l'enroulement bleuté, au déroulement écumeux des jours.

L'agenda diffère du journal en ce qu'il mêle l'assiduité du récit et la fantaisie de la fiction. Le parti pris ici n'est pas de tout retranscrire, sans fard ni complaisance, mais de tout vivre, tout ce qui aura été agencé dans l'agenda.

Si le journal est en coulisse de la vie, l'agenda est en marge du roman.

Molle matinée ensoleillée d'octobre

Alex Tarvag rentre juste de vacances. Nous avons rendez-vous à l'Institut des Hautes Etudes Stratégiques où il donne son séminaire.

Tarvag a connu Lotage au temps du brouhaha étudiantin de mai 68. Pendant que les autres lançaient des pavés, eux deux étudiaient l'art de la guerre dans le texte. Énée le Tacticien, Thucydide, Xénophon, Polybe, César, Salluste, Tite-Live, Flavius Josèphe, Onosander, Plutarque, Tacite, Flavius Arrien, Flavius Végèce. Ils se sont séparés en se partageant le symbole comme les premiers chrétiens : la Grèce pour l'un, la Guerre pour l'autre. En souvenir de leur amitié, Tarvag daigna publier mon premier texte, une exégèse originale de *Illiade*, dans sa petite revue de polémologie bi-annuelle, *Arès*.

J'arrive dans le grand hall de l'Institut, rue La Bruyère. Tarvag est en retard. Je m'assieds, je relis mes notes sur Marx pour pouvoir en discuter avec Lotage la prochaine fois.

Les dieux impassibles d'Épiqûre, ces divinités glaciales, exsangues, indifférentes et muettes ne sont rien d'autre, en somme, que de parfaites *images de synthèse*.

Épiqûre se sentirait chez lui à notre époque de virtualisation forcenée du vivant. Sa théologie positive prend vie sous nos yeux. Le régime des simulacres, ce mode objectif, nécessaire, collectif par lequel la nature se perçoit à travers l'homme, est en train désormais d'absorber la vie pour s'injecter à la place du monde. La fonction vampirise l'organe sous les bravos béats de l'humanité spectatrice, plus gourde, sourde, lourde, crétine, arrogante, aveugle, pieuse, mièvre, grotesque, gélifiée que jamais.

Le jeune Marx, en contradiction avec ce qu'il va devenir et penser, défend contre les attaques de Plutarque les dieux d'Épicure, au nom du « calme de la

théorie » selon Aristote. Il cite : « Le bien suprême n'a pas besoin d'action, car il est lui-même le but. »

Pourquoi Marx s'en prend-il aussi violemment à Plutarque ? À cause de ce qu'il nomme « la présomption des élus », illustrée par cette belle maxime de l'écrivain grec : « Lorsque l'âme se croit et se pense le plus proche de Dieu, elle chasse le plus souvent la tristesse, la peur et le souci, et elle s'abandonne à la joie, voire à l'ivresse, à l'humour et au rire dans les choses de l'amour. »

On retrouve l'*euthymie* de Démocrite, la joie limpide du détachement, le rire de la pensée, le *rire calme* de la théorie. « Car après tout, explique Aristote pour commenter l'atomisme de Démocrite, ce sont les lettres du même alphabet qui composent “tragédie” et “comédie”. » L'euthymie de Démocrite est aussi éloignée de l'ataraxie d'Epicure que le sommeil de l'hypnose.

Aristote d'ailleurs serait entièrement à réécrire aujourd'hui où le Calme de la Théorie connaît la concurrence endiablée de la Narcose de l'Image, où la vie dans son ensemble s'inverse en un vaste ersatz d'elle-même. Le Simulacre suprême n'a pas besoin d'action car il est lui-même le réel. Le Simulacre suprême est un despote qui ignore toute logique. Le principe de non-contradiction ne le concerne plus. Il est à lui-même ses propres réfutation et approbation en même temps. Le Simulacre suprême est la négation réverbérée du Temps.

Toujours pas de Tarvag en vue. J'aime ce décalage entre ma pensée et mes déplacements. Je continue mon voyage solitaire.

La théorie des simulacres est une critique du temps. Qu'est-ce que le temps ? La circulation sanguine de la pensée, *c'est-à-dire l'espace dont je détourne les yeux*, et qui se met à battre. Le temps est la ponctuation pulsative de ma conscience, le phrasé fluide de ma sensibilité.

Optimiste, Marx prend le parti de l'humanité. Pessimiste, Nietzsche lui rit au nez. Démocrietzsche sait que l'humanité s'est souterrainement fixé comme objectif l'annihilation du temps afin de ne plus avoir à détourner le regard. Voilà pourquoi Démocrite se brûle la rétine, pourquoi Nietzsche choisit le naufrage. Démocrietzsche prend le parti du Temps contre celui de l'Image.

Les météores, eux, participent du ballet ardent de corps individuellement aptes à la jouissance du temps. Le météore est la figure céleste de l'écrivain. Son égalitarisme optimiste amène logiquement Épiqûre à s'en prendre aux circonvolutions embrasées des météores, c'est-à-dire à la littérature.

Je me souviens d'un détail, dans le *De la Nature* de Lucrèce. La meilleure preuve qu'il trouve de l'existence des simulacres, ce sont les dais colorés tendus dans les théâtres antiques, dont les ombres jaunes, rouges, vertes, teignent le public sur les gradins.

Que veut l'humanité ? Jouir perpétuellement du théâtre des simulacres. Épiqûre nomme cela l'ataraxie, le non-effroi, le non-désarroi. « Le sentiment hypnotique du néant » écrit génialement Nietzsche.

L'anesthésie impavide du simulacre n'est autre que celle de la mort. Ici intervient une phrase étonnante de Marx : « La mort de la nature en est devenue la substance immortelle ; et c'est avec raison que Lucrèce s'écrie : *Mortalem vitam mors quum immortalis ademit*, cette vie mortelle, la mort immortelle l'a détruite. »

– Que lisez-vous ?

Tarvag, pas vu venir. Je lui montre rapidement la jaquette de mon Pléiade de Marx avant de ranger le volume dans la poche dilatée de ma veste. Je n'aime pas les confidences faites à un abruti qui joue l'entendu.

– Oh, Marx (air blasé, ton méprisant)... Il était temps. Vous verrez, le meilleur vient à la fin.

Je me retiens de lui ricaner au visage. N'oublie pas pourquoi tu es là, Martin.

Je le suis dans le dédale des couloirs de l'Institut sous le cliquetis des caméras de surveillance, menaçantes arbalètes tendues à bloc. C'est un petit homme brun en civil qui conserve la roideur soldatesque des émancipés dont l'invisible képi flotte encore au-dessus d'eux comme une auréole.

Nous nous installons dans une petite salle de classe. Tarvag attaque :

– Tout Paris sait que Rajiv Tatum est incapable d'aligner correctement trois phrases, que son best-seller *Napoléon sans fard* a été entièrement écrit par un nègre qui a touché sept cent mille francs !

Je rigole comme s'il me racontait une histoire drôle.

– Vraiment ?

– Mais oui.

Il passe ensuite une longue heure à me décrire l'impossibilité de creuser son trou dans le Milieu.

– Vous savez, André Plumeau est mort au sein de la plus parfaite indifférence, laissant sa femme dans la misère. C'est un monde de crapules où les idées se dérobent sans la moindre vergogne. Ostrich, spécialiste du genre, est grillé absolument partout. J'espère que vous ne lui avez pas envoyé votre manuscrit sur Pindare (trop tard ! note son interlocuteur dans un invisible recoin de son agenda spirituel). Sinon vous pouvez être sûr qu'il publie un livre dans les trois mois qui reprendra l'essentiel du vôtre.

Il finit quand même par me lâcher une volée de noms à contacter de sa part.

– Vous connaissez *Le Magazin* ?

– Bien sûr.

– Voici leur numéro de téléphone. Demandez à parler à Thomas Lisse ou Corinne Colle de ma part. Je ne peux rien vous promettre, toutes les places sont prises...

– Merci.

– Dites, je me suis toujours demandé : « Martin Heidegger », c'est votre vrai nom ?

– Oui.

– Ah.

Il est près de midi lorsque je ressors de l'Institut.

Retour pensif. Je sens confusément qu'en dépit des recommandations de Tarvag, les choses sont mal parties. Il ne m'aura fait venir que pour le plaisir de décharger son aigreur, et celui, si répandu, de me fermer la porte de l'espoir au nez.

Qu'y a-t-il de plus foncièrement con que ce narcissisme dévorant. Quoi de plus bas que ces petits crachats venimeux de la médisance universelle. Quoi de plus grotesquement obscène que cette rivalité jalouse qui patauge dans sa flaque de fiel et s'exhibe avec maladresse comme une actrice porno écarte les lèvres de sa vulve pour ne pas gêner la caméra.

Il fait beau et chaud. La ville, ignorant visiblement que les vacances sont terminées, s'engloutit dans un cocon de bien-être comme un noyau de pêche sous sa boule de moelle infuse.

Jour comme les autres

Réveil à six heures cinquante-neuf du matin. Je regarde de mon lit le *CBS Evening News*. Reportage sur les historiens américains qui travaillent au sein d'agences fédérales. Ils sont 762 historiens employés à plein temps dans ces agences, « davantage que tous les enseignants de l'université de Yale réunis ». Le salaire moyen est de 48 200 dollars par an, 37 millions de dollars au total. « Sans compter les prestations et le coût des programmes. » Exemple de publication entre mille : *Histoire administrative du monument national de Pipestone*. L'historien officiel du fisc américain a écrit, lui, une *Histoire de l'administration fiscale du Montana*. Une *Histoire de l'argent américain* a été commandée puis adaptée en vidéo par l'Hôtel de la Monnaie (créé en 1792). Quant au Service des Parcs Nationaux, il emploie à lui seul 214 historiens. « Il existe même un musée de l'espionnage, dirigé par l'Agence de Sécurité Nationale, une agence si secrète qu'elle admet à peine la réalité de sa propre existence. » Le plus grand employeur d'historiens reste bien entendu le Pentagone, qui utilise la moitié de tous les historiens salariés du pays, soit 461 fonctionnaires. Deux historiens se consacrent à plein temps au cimetière d'Arlington, trois à la Vieille Garde (les soldats d'apparat chargés des cérémonies). Le cas le plus édifiant reste celui de cet expert chargé d'écrire l'histoire d'un programme militaire qui a échoué. Il soumet son rapport à ses patrons qui le classent aussitôt top secret et lui annoncent qu'il n'y a plus accès. Il lui est désormais interdit de lire ce qu'il a lui-même rédigé.

Visage riant de Connie Chung qui conclut.

– Si une histoire a besoin d'être vérifiée, vous pouvez nous contacter sur Internet. Notre adresse électronique est *realitycheck@cbsnews.com*

– Demain sur *CBS This Morning*, enchaîne Dan Rather, la thérapie par électrochocs fait son come-back sous une nouvelle forme pour traiter la dépression. *Good-night Connie*.

– *Good-night Dan, good-night everybody*.

Je suis de plus en plus satisfait de mon idée d'agenda. Le premier avantage est d'échapper au mot « journal ». *Diary* en anglais, *Tagebuch* en allemand. En français seulement un même mot désigne la confession et la gazette. Triste homonymie, funeste confusion.

L'agenda, mot latin, me plaît surtout pour son épanouissement étymologique : *choses à faire*, *paroles* (en hébreu) à *poétiser* (en grec).

Écrire c'est faire. Dire c'est être. Décrire (dire-rire-écrire) c'est penser. Le temps ne s'écoule pas, et le monde ne se délite pas dans le temps. Le monde est engendré selon le jeu, le jeu selon la pensée. Ma pensée est mon temps. Ma pensée se joue du temps. Ma pensée se tend, et dans cette tension, arc, ma pensée décoche ses instants, cithare, ma pensée fait résonner ses heures. L'heur de ma pensée fait raisonner les heurts du temps.

L'agenda pourrait aussi bien s'appeler chronique. Les *Chroniques* de la Bible se disent littéralement « paroles des jours ».

Paroles des jours, joli titre pour un agenda.

Stéphane Zagdanski